

BASQUE ET ROMAN

A propos du dictionnaire basque d'Azkue, Tome I⁽¹⁾

RESURRECCIÓN MARÍA DE AZKUE, presbítero, profesor de vascuence en el Instituto de Bilbao..... Diccionario vasco-español-francés. [Titre français correspondant.] Tom. I.— (A-L (2). Bilbao, Dirección del Autor, 15, Campo Volantin, 15, 1905 [indication collée dessus: En dépôt à Paris chez Paul Geuthner, libraire-antiquaire, 10 rue de Buci, 10]. In-quarto, p. XLVII-561 (à trois colonnes).

Parmi les causés qui jusqu'à présent ont arrêté ou ralenti le progrès interne et externe des études basques, il y a surtout le manque d'un bon dictionnaire, je veux dire d'un qui satisfasse à la fois pleinement pour l'étendue et la qualité. Ce que je faisais remarquer à ce propos (Zeitschr. XI, 509 et suiv.) a été vrai pendant près de vingt ans. Dans ces dernières années, il est vrai, on vit se lever au ciel de la lexicographie basque une petite étoile, mais seulement pour bientôt se reperdre à l'horizon; avec les espérances que le Nouveau dictionnaire basque-français-espagnol de J.-B. Darricarrère (Bayonne, A. Lamaignère) avait suscitées — autant que j'en puis juger, il n'est allé que jusqu'à la page 176 (*artzi*) — tout espoir, au moins pour longtemps, paraissait perdu. J'éprouvai

(1) L'original de l'étude qu'on va lire a paru dans les *Beihefte zur Zeitschrift fuer romanische Philologie* du D^rG. Græber (VI^e Heft) Halle 1906 (note du traducteur).

(2) Le tome II a paru pendant l'impression de l'étude de M. Schuchardt (n. du tr.)

donc une grosse surprise lorsqu'on m'annonça comme déjà parue la première moitié (1) très étendue (2) d'un dictionnaire basque (et ainsi à l'abri de la fortune vacillante des livraisons), et une plus grande encore lorsque cette moitié fut devant moi. Car l'on nous a donné ici plus, beaucoup plus que nous ne pouvions jamais attendre dans les circonstances présentes.

L'auteur de ce dictionnaire, le prêtre — ou comme il s'intitule lui-même en français, «l'Abbé» — R. M. de Azkue est ce Basque chez qui l'amour de sa langue maternelle, et surtout de son dialecte maternel, le biscayen, a fait produire les plus pures et les plus riches œuvres littéraires. Il a dans ce dialecte (en partie aussi en guipuzcoan) fait paraître en dehors des poésies de son père, de nombreuses productions personnelles et aussi de la musique, dirigé un journal (en grande partie écrit par lui-même) durant trois ans, et enfin voulu instruire les étrangers par une petite grammaire pratique, ainsi qu'eux et ses compatriotes par une grande grammaire théorique (écrite en basque et en espagnol). Cette dernière aussi est connue à l'étranger, mais à vrai dire elle a été accueillie avec quelque méfiance, car on ne pouvait distinguer bien clairement ce qui en elle est bien populairement basque de ce qui a été construit par A. Lui-même confesse qu'elle est un péché de jeunesse; il reconnaît son erreur d'avoir cru que les différents dialectes basques peuvent se mêler comme des substances dans une fiole. Au lieu de l'unité rêvée le présent ouvrage nous montre la réelle pluralité. Durant de longues années A. a amassé des richesses franchement étonnantes de mots ou de formes, non seulement émanant de sources imprimées et d'une douzaine de dictionnaires manuscrits pour lesquels il fit des voyages jusqu'en Angleterre, mais avant tout recueillies de la bouche de très nombreuses personnes provenant de différentes parties du pays basque. Dans les sept grands dialectes (biscayen, guipuzcoan, labourdin, haut-navarrais, bas-navarrais, souletin, roncalais, ici abrégés en b. g. l. hn. bn. s. r.) sont consignés des vocables de deux cent cinquante localités. Lorsqu'un mot est répandu dans tout un dialecte il est désigné par un c. (común); ainsi p. ex. Bc = biscayen général); c,... signifie «presque commun» (j'ignore ce que signifie le signe... devant lequel

(1) Les lettres A-L embrassent au moins, même après la transposition de *Ch* (qui chez A. est exprimé par Š et Tš) de beaucoup la plus grande moitié du vocabulaire. Mais l'ouvrage est conçu en plus de deux volumes: p. XII et suiv. il est dit qu'à la fin de la troisième partie, peut-être avec l'«Introduction» paraîtra le premier appendice, et p. XXIII en outre on désigne le cinquième volume comme devant contenir cette introduction.

(2) La deuxième moitié a paru depuis. (Voir plus haut: n. du tr.).

il n'y a pas de c). Si après la grande lettre il y a quelque autre abréviation, elle indique l'endroit précis où le mot est, localisé, p. ex. L — ain — azk = labourdin d'Ainhoa et d'Azcain (je fais abstraction dans ce qui suit de ces indications particulières) Au sujet de l'usage des grosses lettres qui ne sont accompagnées d'aucune spécification, je ne trouve aucune remarque; il est vraisemblable qu'aucune localisation spéciale n'était possible. Les autres difficultés que comportait la mise en œuvre d'une matière aussi bigarrée et luxuriante semblent avoir été vaincues d'heureuse manière. L'impression, d'Alfred Mame et fils à Tours, est pour le mieux; le texte est à vrai dire serré, mais beau, clair, et, aussi, donne un bon aperçu de la matière par moyen des différents caractères d'imprimerie. La correction a été faite avec grand soin. Le texte français, qui partout suit pas à pas l'espagnol, lui est parfaitement conforme; on trouve rarement une méprise comme p. 122^a ligne 5 d'en bas: *si je le vois où il est* (au lieu de: *si je lui nais... = si me le voy á donde está*). Tant qu'il s'agit de significations différentes d'un mot, l'emploi des deux langues est d'une utilité spéciale. Mais souvent les mots des deux langues se correspondent si parfaitement, que le doute qui tout d'abord doit exister n'est pas levé, p. ex. lorsque à côté de *aketa* (comme on dit dans un petit endroit de la Basse-Navarre) on trouve «café, café»; s'agit-il du café en grains, de la boisson, ou du lieu où l'on le prend ? Tant qu'on ne le saura pas, on ne pourra pas chercher l'étymologie de ce mot. Dans d'autres cas au contraire les deux expressions parallèles ne paraissent pas se correspondre, ainsi p. 503^e sous le mot *kozkor* 1 «orujo de la uva» et «râfle de raisin»; car *orujo* est *marc*, et *râfle* est *escobajo*; ce dernier est correct p. 510^a sous le mot *kuskur* 2. Mais juste à cette deuxième place, sous le n° 1 se trouve une nouvelle énigme: «troncho de pera, manzana» = «trognon de poire ou de pomme», en tant que *troncho* et *trognon* ne coïncident que dans la signification de «trognon (de chou)». Mais nous devons compter que l'auteur est bilbaïen: comme bilbaisme je trouve *trunchus* (de manzana, de pera) employé pour *corazones*. Autre exemple: *limaco* est usité souvent avec le sens de «colimaçon». Ainsi la partie erdarienne contient aussi des enseignements pour le romaniste. Ce n'est qu'exceptionnellement, que dans les deux langues la signification du mot basque n'est pas rendue tout-à-fait. exactement. Par exemple p. 131^b à côté de *bapho* il y a «cuajo, caillette.» On entend ici par *cuajo*, qui habituellement signifie présure, la caillette (je ne trouve *cuajar* dans cette acception que dans le dict. de de Toro). Mais il y a eu ici une de ces si fréquentes confusions dont j'ai parlé dans la Zeitschr. XXVIII, 444 et suiv.), c'est celle du nom du jabot des oiseaux (qui tout au plus pourrait compter comme premier estomac) avec le quatrième estomac des ruminants. La référence

(Cantique des Cantiques I, 9) a *uso tortoilaren baphoa*, qui est correctement traduit par «la gorge de la palombe», mais mal par «el cuajo de la paloma torcaz». Voyez dans la Zeitschr. XI, 478 les formes similaires de *bapho* (Azkue ne donne pas *bap[h]aru*), ainsi que les formes romanes dont elles sont dérivées.

Enfin voici, pour les recherches historiques sur le vocabulaire basque, un terrain large et sûr. Cependant il y a deux inconvénients, qui ne sont pas imputables à celui qui collectionne les matériaux et les expose, mais qui ne seront levés que par celui qui se met à expliquer ces faits; les deux se rapportent à la séparation d'entre elles des différentes formes d'un mot unique, D'un côté les diverses variantes phonétiques d'un mot, forment, sauf quand elles se différencient très peu et se suivent alphabétiquement, des articles séparés; de l'autre côté on trouve sous une seule forme des significations s'écartant tellement les unes des autres qu'il ne peut pas s'agir d'un seul et unique mot. Van Eys, il est vrai, nous a rendu la tâche plus aisée, mais elle lui était rendue plus facile à lui-même par le peu d'étendue de son vocabulaire: Mistral se trouvait en présence d'un tout autre travail, et il en est venu à bout, non sans avoir eu à trancher de nombreux nœuds gordiens. Azkue aurait dû au moins réunir par des renvois tout ce qui suivant l'apparence était phonétiquement parent. De telles indications ne manquent pas à vrai dire totalement chez lui, mais sont cependant signalées bien rarement; ainsi l'on trouve par exemple parmi les formes l. *bufunta*, bn. *burtštintš*, s. *burzuntz*, hn. l. *bosontza*, *busunta*, r. *buzuntz*, «peuplier tremble», l. *burontza*, «cyprés» (et d'autres m'ont peut-être échappé) seulement la quatrième et la cinquième pourvues de renvois, et seulement de tels qui se rapportent à la sixième. En tout cas nous attendons qu'au dictionnaire basque-roman succède un dictionnaire roman-basque compendieux, et pour cela une seule des langues romanes suffirait; au pis aller on pourrait ici remplacer les mots basques par l'indication des endroits où ils se trouvent (colonne et ligne), et ainsi donner un index comme p. ex. il s'en trouve un dans le vocabulaire éthiopien de Dillmann (1). Ou pourrait penser aussi à la nomenclature récente de mots allemands de la première édition du dict. latin-roman de Körting, mais ici la chose était très simplifiée par ce fait que chaque article du dictionnaire lui-même est chiffré. — Les remarques suivantes ne sauraient elles non plus rester à l'abri de cet inconvénient, d'autant moins que je n'ai pas examiné encore l'œuvre mot par mot

(1) M. Azkue publiera prochainement un Dictionnaire espagnol-français-basque, et un Dictionnaire français-basque (note du traducteur).

ni même page par page, mais pour en donner connaissance aux professionnels le plus promptement possible, je ne l'ai que feuilletée de ci de là.

Au sujet de la si difficile question de l'orthographe, d'une orthographe conforme à tous les dialectes, A. s'expliquera en détail dans «l'Introduction». Je suis son système avant qu'il l'ait encore justifié, je mets ainsi p. ex. aussi — *nb* — et — *np* — au lieu de l'habituel — *mb* — et *mp* —. Il est tombé dans des inconséquences incessantes, mais presque inévitables à propos du s. *ü* = *u*; il écrit p. ex. *bürü bürühas* etc. à côté du *buru*, *buruhas* etc., des autres dialectes, mais sous *burudun*, *burugogor* etc. est compris le s. *bürüdun*, *bürügogor*.

A. ne s'est pas complètement enfermé dans le cercle étroit de la lexicographie; les introductions aux lettres isolées l'ont conduit à des analyses grammaticales, et dans l'Introduction réservée pour la fin les faits de la langue basque (et aussi l'accentuation si négligée jusqu'à présent) seront exposés et mis en lumière dans leur ensemble. Lorsque j'eus en main la grosse grammaire d'Azkue de 1891, je fus frappé d'admiration à voir avec quelle force particulière il avait saisi, pénétré et ordonné son sujet difficile (v. Ltbl. für germ. u. rom. Phil. XV, 238), et je me disais que si un sol si fertile et si arable recevait la semence de notre méthode, cela donnerait une bonne récolte. Quelques citations (même une des «Principes» de Paul) et certaines remarques (comme sur le caractère «agglutinant» du basque p. XXIII et suiv., sur la «fausse analogie» dans *aušilin* page 110^{ab} etc.) montrent bien qu'aucun préjugé ne lui en impose, que son sens du nouveau est ouvert; mais elles ne suffisent pas pour montrer qu'il est entré dans une camaraderie large et profonde avec la science du langage d'aujourd'hui: peut-être même n'en avait-il pas du tout eu l'ambition. Sous l'habit du bascologue apparaît à chaque occasion le bascophile, qui en appelle maintenant déjà à une future Académie. Il prend à vrai dire connaissance de la «loi de la répartition» de Bréal mais moins pour en établir l'existence (il ne s'en occupe que dans un seulcas), que pour en recommander l'introduction. De même les aperçus qui précèdent chaque lettre sont mêlés de considérations normatives et historiques, et ces dernières se trouvent le plus souvent reléguées au second plan. Ainsi je ne vois pas signalé p. ex. que *h* sert à l'expression des aspirées, pas même sous la lettre *K*. De cette lettre il dit que son emploi à la place de *c* et *q* date du commencement du XVIII^e siècle, mais Pierre d'Urte, qui est nommé ici, a dans sa Grammaire et sa traduction de l'A. T. le *k* non seulement dans quelques mots, mais très fréquemment, quoique seulement dans le groupe *kh* (*sukarra* dans le texte espagnol est une faute d'impression; le français donne correcte-

ment *sukharra*) et ce *kh* n'est en aucune manière l'équivalent de *c* ou *q*. Il écrit *ikhussi*, mais *dacussala*, différence qui se trouve déjà chez Leizarraga (ainsi au *xvi*^e siècle), avec cette différence que celui-ci met simplement *k* au lieu de *kh*. Dechepare, plus ancien encore, se sert pour l'aspirée (à l'intérieur) de *qh* (et de *cc*); Axular (*xvii*^e siècle) au commencement des mots de *kh*, à l'intérieur de *cc*. Quel que soient les principes de linguistique générale que A. veut suivre, il éprouvera sûrement le besoin de ne pas connaître seulement par le dehors les travaux des rares autres bascologues (p. XXXIII et suiv.), et j'ose aussi compter parmi eux mes «importantes obras» (à propos de la «magnífica reimpresión de las obras de Leizarraga» le nom de mon co-éditeur Linschmann ne devait pas manquer). Vraiment le «Germanica non leguntur» n'est pas seulement parmi les savants étrangers un procédé très répandu, mais encore est considéré comme quelque chose de naturel. Par ex. un Français, qui s'était proposé de parler publiquement de notre Leizarraga m'écrivait, après la réception du livre, qu'il ne comprenait presque pas du tout l'allemand et non plus le basque; je devrais donc lui envoyer un extrait latin ou français de mon introduction. Supposant qu'A. prendra un jour connaissance du présent travail, je vais traiter certains points qui mériteraient d'être pris par lui particulièrement en considération. D'après le caractère de ces fascicules, je me borne au romano-basque. Celui-ci a, à vrai dire, un intérêt moins immédiat pour le romaniste que le basco-roman. Mais en revanche ce dernier, si nous excluons le temps le plus ancien, l'ibéro-roman avec d'autres mots, n'a qu'une minime étendue et importance (1).

(1) Aux mots vraisemblablement ibéro-romans que j'ai consignés à une autre occasion, j'en ajoute maintenant encore un. A. Thomas (Essais de philol. française p. 121) dit que Van Eys regarde les différentes formes basques: *erreka*, *herreka*, *herroka*, *errunka*, *arronka*, sillon, ravin, rivière comme identiques et les dérive du provençal *renc*. Mais Van Eys ne fait pas du tout l'un et l'autre seulement en partie: il sépare *erreka* des quatre formes restantes; aux dernières il ne donne pas les significations indiquées, mais «rang ordre», et seulement pour elles il renvoie au prov. *renc*. Le basque *erreka* est sans aucun doute emprunté au roman (franç. du sud *rèc*, gasc. *arrèc*) ce que Thomas aussi tient pour possible. Mais quand il conjecture dans le mot roman un ibérien **recc*, je ne trouve pour cela aucune base que *l'e* ouvert et le *c* = *cc* (bas-lat. *reccus*). Mais ces circonstances phonétiques permettent une autre explication, au moins le *cc*. Nous le rencontrons dans le celt. **rikko* kymr. *rhych* (masc. rar 'fém.); de **rikā*, comme on aime à le citer comme vieux gaulois, serait venu *rhég**, qui se heurta ou tomba par la coïncidence sur un latin *riga*. Thurneysen Keltorum. p. 75 estime qu'on pourrait à peine parler ici d'un double *k*; mais cela ne se comprend que relativement à l'origine. Si dans un **riko* le *k* avait eu la valeur que seul le *k* intervocalique a, nous aurions eu le kymri *rhgy*; si cela n'était pas un double *k*, c'était donc un *k* fort, une aspirée; comme il y a dû y avoir aussi entre le *cc* du latin *siccus* et le *che* du kymr; *sych* un *kh*. Bref, les Romains ne pouvaient pas traiter autrement le

Naturellement le vocabulaire des dialectes romans voisins contient un nombre non méprisable d'expressions basques, comme nous pouvons le voir d'un côté d'après le dictionnaire béarnais de Lespy et Raymond (1887), d'autre part d'après la liste bizc. espagn. (noticielle et en partie passant sous silence les significations) de mots dans les *Dialectos castellanos* (1892, p. 55 ss.) de P. de Mugica, mais surtout d'après le charmant *Lexicón etymológico, naturalista y popular del bilbaíno neto*, compilado por un chimbo (Bilbao, 1896) de E. de Arriaga (j'ai écrit ici le titre tout au long parce qu'il est fautif dans la Bibliogr. 1895 de la *Ztschr.*), où les étymologies basques, sans aucune prétention, sont ajoutées aux mots visés. Les méprises n'ont pas été toujours ici évitées, p. ex. le bilb. *barrunta* est vieil espagnol et ne vient pas du basque *barrundu*, dans lequel aussi Azkue soupçonne la racine. En conséquence de ce va-et-vient beaucoup de mots appartiennent à bon droit aux deux bords; p. ex. le béarnais *babi*, *babit*, *-ialè*, *-ilhet*, *bibalè* «mèche» paraît avoir *b* pour *p* (gascon *pabiou*.) et le devoir au basque (b. g. hn. *babil*). Au delà de cet, étroit rayon limitrophe peu de mots basques se sont égarés. Peut-être doit-on mettre parmi eux le français *bagarre*, qui vient sûrement du sud; le béarnais a pour cela *batsarre* (aussi *batsarrè*, masc.), et à ceci correspond le g. r. *batzarre* dans le même sens, propr. (g.) «réunion» = b. *batzar* (dérivé de *batze* de *batu* «(se) réunir», comme g. *biltzar*, bn. *biltzarre* dérivé de *biltze* de *bildu* id.). Le *g* à la place de *ts* serait importé d'un mot roman, peut-être du synonyme français-méridional *brego* (esp. cat. *brega*). Parmi les mots de l'asturien oriental que donne Mugica je n'en découvre point d'origine basque, *Motil* «mousse» est naturellement le basq. *mutil* «garçon», mais celui-ci même est roman, et les dictionnaires espagnols signalent *motil*, *motril*, *mochil* «valet de ferme». *Pata* n'a rien à faire avec le basque *bat* «un» (v. *Ztschr.* XXVIII, 99). A vrai dire deux noms de jeux viennent d'abord du pays basque; mais comme de tels noms en général sont volontiers internationaux, ils viennent de très loin par bonds, p. ex. *mus* (aussi bilb.) } basq. *mus* } franç. *mouche*, jeu de cartes connu sous ce nom en Allemagne aussi (de là l'expression bilb. est-astur. *órdago*, basq. = «c'est là» et *canica* (aussi bise-esp.) } s. *kanikamaila* } 1 béarn. *canique* (guienn. *gnico*) } angl. (*k*)*nicker*, holl. *knikker* «chique». En galicien il y a encore moins à attendre; on y trouve, d'après Cuveiro (le mot manque chez Valladares) *talo* dans le sens de «gâteau

k (*k*) du mot celtique que le *cc* d'un mot latin. La prononciation d'aujourd'hui de l'*e* de *rée*, *arréc* ne constitue guère un empêchement pour la supposition de sa conformité avec le kymr. *rhych* (vieux breton *rec*). Je demande en même temps, comment Thomas explique le *c* du français méridional *teco*, *mico* (béarn. *teque*, *mique*)?

de maïs»; et de même en basque (g. l. bn.) et en bilbaien; mais c'est à peine si l'on peut expliquer le mot par le basque même, tandis que en galicien il a des parentés (cf. *talizo* «morceau de pain», *entalar* «se rétrécir», *entalecer* «devenir dur et ferme»). De plus de valeur seraient des phénomènes syntactiques en roman qui reviendraient au basque. Il est possible d'en trouver aux limites, chez une population basque romanisée depuis peu de temps (1). Pour ce qui est de l'usage béarnais du *que* près du verbe affirmatif, le voisinage en suggère presque une origine basque. Le prince Bonaparte a même fait de ce *que* la caractéristique du béarnais, et soumis au béarnais tous les sous-dialectes du gascon qui l'ont; mais son explication d'une origine basque de ce «que» est caduque, car une confusion entre la forme absolue et la relative n'est possible qu'à l'imparfait (p. ex. *ikusi zuen* signifie aussi bien «il le vit» que «qu'il le vit» ou «lequel il vit»). Le rapprochement du béarn. *que* et des expressions similaires celtiques ou viel-italiques, que j'avais hasardé (Ztschr. IV, 151) ne saurait avoir de signification historique par suite du manque de relations externes. Il est vrai que le béarnais emploie, dans le même sens que «que» (d'après Lespy, Gramm. p. 333 et Dict. p. 95), *bee* (*b'* devant les voyelles), et ce n'est pas là le gasc. lang. *be* (*ba*), néo-prov. *ve* (*va*), accusatif du pronom conjonctif de 3^e p. s., mais rien autre que *bee* } lat. *bene*. Et ceci nous fait penser en effet au basque, qui préfixe *ba* (comme mot indépendant *bai* «oui») pour renforcer les formes verbales: *ba-daki* «il (le) sait» correspond ainsi au béarnais *bee sap*. Par là nous comprenons que; au fond il n'est pas synonyme de *bee* mais il se trouvait à côté de lui dans une tournure comme *bee segu que* «bien sûr que», qui aurait été abrégée doublement (qu'on pense à *non magis quam* à côté de *quid* qu'on trouve en roman sous les formes *n. q.*, *n.-m.* et *m.-q.*). Cet usage de *que* peut ainsi très bien germer en sol roman (cf. Tobler Verm. Beitr. I², 57 et suiv.), mais s'il s'est lié étroitement et constamment avec le verbe affirmatif, le basque pourrait y être pour quelque chose. Une influence encore plus profonde du basque serait à noter si mon opinion exprimée

(1) J'ai recueilli en son temps dans une lettre (non fabriquée?) du pilote Haranchipy de Guéthary de 1824, que le journal bayonnais *l'Ariel* de 1845 n. 53 (5 octob.) imprima, quelques tournures et expressions comme *alors abec yn lion de coler* (colère de lion) — *je en suis chaloupe patron* (patron de chaloupe) — *si capitaine il né m'abait errélenu* — *de té l'embrasser* — *achêtement* — *parlément* (langue) — *rapèlement* etc. On ajoutait la remarque suivante: «— le style de Haranchipy donne une parfaite idée de ce qu'étaient nos marins de la côte labourdine, il y a un demi-siècle, avant que le progrès de l'instruction publique n'eût fait disparaître peu à peu ce jargon francisé si plaisamment barbare, dans lequel se reproduisent avec une fidélité pittoresque les inversions et les locutions de l'idiome national.»

antérieurement (opinion que je vois que personne n'a relevée) que l'espagnol χ de \check{s} (et \check{z}) repose sur la prononciation de gentilshommes basques.

Le romano-basque a enfin une certaine importance comme contrepartie du basco-roman: dans de claires concordances en effet entre deux groupes de langues ceci ou cela se démontre assez souvent apagogiquement. Mais alors et avant tout cela est important en soi. Aussi loin qu'il s'agit de syntaxe, comme pour l'usage de l'auxiliaire, de l'article, du relatif ou pour la confusion qui n'appartient qu'au basque moderne de la phrase interrogative ou conditionnelle (rom. *si*; v. A. sub verbo *ba* p. 122^a), nous dépassons le cercle d'investigation romanistique, sans compter que pour pouvoir en parler avec autorité on doit être dans une assez grande intimité avec la grammaire basque. Même la diffusion de \ddot{u} } u en basque oriental nous fournira à peine une lumière plus forte pour l'histoire de l'évolution correspondante du français méridional. Mais les mots romano-basques nous donnent des clartés de toute espèce sur l'histoire des sons et des mots romans. L'emprunt des mots étrangers et la façon de les traiter est telle ici qu'elle doit être prise en considération même par la linguistique générale; je pourrais presque dire qu'elle nous offre un maximum. Et le lieu, la race, la culture, l'histoire politique doivent en être rendues responsables. Durant deux mille ans une langue unifiée, qui sur un petit espace est différenciée d'une façon tout à fait démesurée, est fermement enserrée par une autre, au moins en deux types essentiels; sans interruption quoique pas trop rapidement des mots venant de l'autre l'envahissent; des formes béarnaises et castillanes se supplantent les unes les autres ou s'entremêlent et des formes chronologiquement différentes se superfécondent de semblable manière; avec cela se produit le mélange avec des mots foncièrement basques, ou l'assimilation, ainsi que la pérégrination de dialecte en dialecte. C'est ce qui fait que nous devons en grande partie renoncer à déterminer le lieu et le temps d'entrée des mots étrangers par le secours certain des «lois phonétiques»; c'est en vain que nous avons comme prototypes ces tangles dans lesquelles les mots s'introduisent du dehors d'une façon en quelque sorte régimentaire et où l'on s'étonne en rencontrant des maraudeurs.

Beaucoup de mots d'emprunt sont défigurés jusqu'à être méconnaissables, si bien qu'il ne nous est permis de les reconnaître comme tels que parce que la forme, la signification et des circonstances extérieures nous les montrent comme une masse séparée du fond indigène; nous ne pouvons déterminer les mots romans, du moins pour le moment, qui leur ont donné naissance. Ainsi encore nous avons la preuve apago-

gique, cette fois, dans un habit très lâche. Je comprends que les Basques la récusent, grâce au sentiment de fierté qu'ils ont pour leur langue. Mais fière aussi est l'épigraphe conquérante: «je prends mon bien oh je le trouve» (1), et les Basques pourraient dire à l'honneur de leur langue que, sans perdre son originalité primitive, elle s'est assimilé tout le matériel étranger dont elle avait besoin et qu'elle désirait, et que la plus grande partie de cela n'est reconnaissable que sous la loupe du linguiste. Si le basque avait voulu rester tel qu'il était à l'époque pré-romaine, il n'eût pas survécu. A. ne se laisse pas affoler par les étymologies fantastiques de ses compatriotes (et même dans *urretšindor*, mot à mot: «rouge-gorge d'or», il reconnaît une dérivation de l'esp. *ruiseñor* p. XXIV; cf. du reste le gasc. *ourignol* «rossignol»), mais il ne semble pas, sur la question des mots d'emprunt, se pouvoir délivrer de la contrainte des traditions héréditaires. Je ne déduis pas cela seulement du petit nombre des ? et ??, qui désignent des origines romanes, et qui vraiment manquent très souvent là où il n'y a pas de doute là-dessus, mais aussi d'un passage de son avant-propos «¿Rico ó pobre?» (p. xvii et s.) Là il se gausse du «massage» que le comte de Charencey a selon lui entrepris des mots basques. Voici l'affaire. Ce bascologue, connu pour son manque de méthode, n'a pas été pour cela absolument incapable, à côté de beaucoup de fausses étymologies, d'en donner presque autant d'exactes. Et nous remarquons cela justement chez lui d'une façon très explicite dans ces deux exemples que A. a pris comme cible: dans *bei* «vache» } esp. *buey* et *senar* «mari» } esp. *señor*. La première de ces étymologies est à rejeter pour des raisons phonétiques et sémantiques; en revanche la dernière est à accepter pour des raisons du même ordre. La signification va parfaitement: la femme parle partout de son mari comme du maître, et l'expression étrangère en apparence plus distinguée s'imposait facilement à la place de l'indigène (*jaun*); cf. notre allemand *Madame* et d'autres. Et nous pouvons nous rappeler en fait d'autres emprunts romans comme *seme* «fils» (v. Ztschr. XXIX, 452), *ema*, *eme*, «femme» (cela signifie être féminin surtout } ast. *fema*, béarn. *hemne*; la femme, mariée s'appelle *ematze* } *ema gazte* «jeune femme»), *kusu*, *primu*, «cousin». Le *n* ou *nh* (l. bn. s. *senhar*), pour *ñ* n'est pas pour nous surprendre; -*ar* pour *or* a été introduit par imitation de la fréquente terminaison -*ar* (particulièrement -*tar*), des dénominations de personnes. De plus forts changements phonétiques désignent d'autres titres semblables empruntés au roman, comme le g. *on* } esp. *don*, bn. *morde* } s. *mousde* «monsieur» } béarn. *mous de*. Mais aussi de

(1) En français dans le texte.

circonspects chercheurs peuvent s'égarer dans ce domaine limitrophe. A. Thomas, *Essais de phil. franç.*, p. 119 et s. trouve dans Van Eys deux *erribera*, dont un est l. et signifie «fleuve». Chaho donne en outre le sens de «bord», qui correspond à l'espagnol *ribera*, et Azkue ce sens seulement pour le b. g. *erribera*, bn. l. *errepira*, b. *erbera.*, hn. *erbere*. Mais quand pour ces deux dernières formes il ajoute encore: «terre basse», il le fait par influence de l'origine qu'il avait acceptée p. 151^a: b. *erbera*, g. l. r. *erribera* } *erri* «pays» + *bera* «bas», ainsi «pays bas». Mais il n'y a pas à douter de l'origine romane du mot. Il en est tout autrement du second *erribera* que Pouvreau traduit: «(lieu = *leku*) où il ne fait pas froid en hiver». Thomas pense, que c'est le même mot que le premier, et que les Basques auraient comme des montagnards, employé adjectivement, un mot «plaine» dans le sens de «à l'abri du froid de l'hiver». Je n'entre pas dans les difficultés attachées à cette interprétation; le hn. bn. *erribera.* est composé de *erri* (s.) = *irri* «rire» et *-bera* «enclin à», donc «enclin au rire», «rieur», des hommes (*gizon erribera* «rieur») comme des lieux. Mais je ne puis m'empêcher de citer ici les mots par lesquels Thomas clot son article, car ils sont pour lui, dans la bataille autour des principes, extraordinairement caractéristiques: «Il n'est pas désagréable de retrouver de temps en temps l'esprit sous la lettre et de voir l'austère phonétique s'illuminer d'un rayon de sémantique».

HUGO SCHUCHARDT.

(Traduit de l'allemand par Georges LACOMBE).

(A suivre).